

Une déception : (petit conte inédit)

Autor(en): **Woelfli, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 6

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225110>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Le montant de l'abonnement sera pris en remboursement le 15 février prochain.



PE L'ÉCOULA

LE mousse vengnant de fère la saillâta et châtâtavant avau lè z'ègrâ po coudhî arrevâ lè premi su la pllièce. Et pu hardi : « Douât-tè de dèvant ! — Tsouye-tè, vu passâ ! — Porquie m'cimbardze-to dinse ? — L'é atant de drâi que tè ! — Te vâ tè fère fotre la bourlâie ! — » et pu dinse tot avau, avoué dâi ludâie, dâi sicliâie, dâi bramâie, dâi lutsè-hye à vo z'assordolhî, à vo baillî lo veret (ver-nige) et lè refreson. Cliâo bouté, tot parâi.

Et pu, su la pllièce, on châte, on cor, on piatte, on dzevate, on sè tsampe, on sè trevoungne, on sè tscagne po rire. On derâi onna fremelhîre quand on l'a égrévâtâie avoué onna beselhie. Dâi mouf de budzon, dâi quantèron d'avelhie et de vouîpe, dâi tyèce à gravier de ratte, tot cein latsî ein on îadzo sarâi pas pi. Dein cli tredon, on fâ ti lè dju qu'on cougnâi, du la coratta, lè gnû, à qui ? ami ! à châtea-muton et lè z'autro.

Vaitcé qu'à n'on câro lâi a tot onna beinda que dèvesant ti ein on îadzo ein trevoungneint on tat que l'a voliu vère que l'êtâi que tot cli trafi que l'ouyâi et que s'è laissî preindre. Lo régent l'arreve et l'âo fâ dinse :

— Mâ que dâo diastre féde-vo avoué cliia tsatta et voutrè brâmo ? Cliia pouâra bîte l'è dein lo cas de veni tota tiura. A cô è-te ?

— L'è à no, que fâ lo Sami. Mon père mè l'a baillâ. Adan i'è de âi camerardo que la baillo à clii que derâi la pe grôcha dzanlhie. On ein a dza oyu dâi tote boune et on sâ pas mè à cô faut baillî cliia bîte qu'onna... râva, po cein que pû pas dere cô a de la pe granta de cliâo dzanlhie.

— Quin bouîbo vo z'îte tot parâi, que l'âo fâ lo régent. Dein mon dzouveno teimps, à voutron îdzo, mè, ie ne savé pas cein que l'êtâi qu'onna dzanlhie !

Vo z'arâi faliu oure cliâo recafâie. Et lo Sami l'eimpougne lo tsat, lo bete dein lè bré âo régent et lâi fâ dinse :

— Lo minon l'è voutro, régent. Lo vo baillo : l'è vo que vo z'âi de la pe grôcha dzanlhie !
Marc à Louis.

LE MIMOSA

EN plein hiver il nous apporte un sourire de printemps. Aux carrefours de nos grandes villes, les colporteuses en ont des bottes peines. Le mimosa égrène au long d'une tige flexible ses petites boules qui ont l'aspect d'une ouate d'or. Son parfum est délicat. Et sur la table de l'ouvrière ou dans les salons bourgeois, il met une note de poésie, il semble un défi au temps pluvieux et froid, portant en lui un peu du soleil méditerranéen.

Mais peu de gens connaissent la nature de cette fleur charmante.

En réalité, c'est un acacia. Son nom scientifique est *acacia mimosa*. Mimosa est un adjectif latin provenant du mot *minus*, qui signifie « mime, comédien ».

On se demande bien ce que la gentille fleur a de commun avec un mime, un comédien.

Les réponses à cette question ne manquent pas. Les uns prétendent qu'on lui a donné ce nom à cause des formes diverses qu'affectent les différentes variétés de l'*acacia mimosa*, ressemblant ainsi au jeu et aux poses très diverses qu'affectent les comédiens.

D'autres assurent au contraire que ce nom curieux provient de la particularité que possèdent certaines espèces de mimosas : celle de changer d'aspect quand on en approche la main.

Mais tout ceci n'empêche pas ces petits grelots d'or d'égayer nos appartements pendant la désolation hivernale.

Un roublard. — Entendu dans une pension qui n'a pas la réputation d'engraisser ses pensionnaires :

— Je ne sais pas comment vous faites pour avoir si bonne mine ici, j'ai beau faire la cour à la maîtresse de pension et à ses filles, elle me laisse tout de même mourir de faim !

— Moi, je courtise la cuisinière ! fait le pensionnaire bien portant.

L'IMPOT

DEJA depuis longtemps, je suis en quête d'un pays inconnu, d'une île perdue dans l'immensité des flots, où la vie serait encore possible. Je veux dire où l'on pourrait vivre dans la sérénité, dans le calme, dans la paix, sans entendre bourdonner à ses oreilles les réclamations du fisc, les éternelles menaces de guerre, ces éternels préparatifs et ces éternels souvenirs perpétuellement ressassés de la dernière, qui finiraient par rendre neurasthénique un mirliton.

Eh bien ! ce pays heureux, ce pays fortuné existe, c'est le Lichtenstein, situé à notre frontière orientale. Jusqu'à présent, les habitants du Lichtenstein ne payaient pas d'impôts. Ils étaient heureux comme des poissons dans l'eau, par un beau soleil, quand la pêche est fermée, comme des oiseaux dans la plaine ou des chevreuils dans les bois, quand la chasse est prohibée. Or, ils ont eu dernièrement une grosse émotion. Pour leur apprendre sans doute ce que c'était que la civilisation, ils ont eu le désagrément d'être informés que, contrairement à la tradition, ils devaient désormais acquitter un petit impôt. Oh ! pas cher du tout, quelque chose comme dix francs par habitant.

Immédiatement, les esprits se sont aigris, les caractères se sont échauffés ; des murmures ont couru ; de mauvais projets ont bouillonné. Cette année, on les a informés que les ressources budgétaires de leur petit Etat permettraient de supprimer totalement cette taxe impopulaire. La joie est revenue, dans une population enviable et que grise le bonheur. La principauté de Lichtenstein, agricole et laborieuse, n'a pas pris part à la guerre mondiale de 1914. La dernière guerre à laquelle elle participa officiellement fut celle de l'Autriche, dont elle était l'alliée, contre la Prusse,

en 1866 ; mais officiellement seulement, car le régiment du Lichtenstein, qui comprenait 80 hommes, n'arriva sur le champ de bataille que lorsque la guerre était depuis longtemps terminée.

Un pays où un receveur est un objet de curiosité, quel heureux pays ! Que le ciel doit y être bleu ! Que l'air doit y être pur ! On doit avoir l'impression d'y vivre dans un conte de fées. Je vais faire des démarches pour me faire naturaliser sujet du Lichtenstein ; je n'aurai certainement rien à y perdre.

UNE DÉCEPTION

(Petit conte inédit).

ALLONS ! A table, les enfants ! J'entends papa qui monte.

Effectivement, le père Rochat entra, posa sa casquette au vestibule et se dirigea vers la cuisine d'où une bonne odeur de « frites » lui chatouillait agréablement les narines.

— Bonsoir ! Ça va ? Rien de nouveau ? La marmaille a été sage ?

— Oh bien, voilà. Comme ça, tout juste, fit la maman.

— Et toi, t'es fatigué, mon homme, dis ?

Ce court dialogue eut lieu dans le modeste logement occupé par le ménage Rochat, au cinquième d'une caserne locative, située tout au bout de la rue des Marronniers.

Un brave homme, ce père Rochat, bon ouvrier menuisier, régulier au travail. A chaque quinzaine, il apporte sa paie, après s'être accordé, à cette occasion seulement, une honnête pichollette de « p'tit blanc ». Ce jour-là, également, il fit emplette de quelques modestes friandises chez le boulanger du coin, pour faire plaisir à ses deux enfants : Julot, gamin éveillé, un peu turbulent, mais un gentil gosse tout de même, puis sa préférée, Dédéle, gracieuse fillette aux yeux calins.

Le souper achevé, le père Rochat passa à la chambre et alluma sa pipe.

— Louise ! C'est samedi, aujourd'hui. Le Conteur doit être venu.

— Mais oui, Jules. Il est sur l'étagère. J'y ai jeté un coup d'œil. Il est amusant, comme toujours.

Il fait bon, dans ce petit appartement propre, tandis qu'au dehors, la bise souffle par rafales brusques. Le père s'installe sous la lampe, avec son journal, tandis que les gosses, étalant leurs cahiers d'école, se mettent à étudier leurs leçons.

Tout en lisant, le père Rochat se met à siffloter.

— Tu es de bonne humeur, ce soir, Jules, remarqua sa femme, depuis la cuisine, où elle finit d'essuyer la vaisselle.

— Mais oui, répond son mari. J'ai fait du rabiot, aujourd'hui.

— Tiens ! Du rabiot ? Comment ça ?

— Tu es bien curieuse. Voilà. Ce matin, le patron m'a envoyé chez un vieux rentier, hors de ville, pour faire une cage à lapin. Je l'ai terminée ce soir. Comme je ramassais mes outils, le particulier s'est amené pour voir mon travail. Faut croire que ça lui plaisait.

— Tenez, mon ami, m'a-t-il dit. Voilà pour boire un verre. Vous n'avez pas fait traîner l'ouvrage. Et il m'a glissé la pièce. La voilà !

— Eh bien, respect pour ce particulier, ajoute simplement la mère Rochat.

Son mari reprend sa lecture, mais il paraît réfléchir. Sa femme est venue s'installer à la chambre, pour mettre une pièce aux culottes de Julot. Tout en cousant, elle regarde son mari.

— A quoi rumines-tu, Jules ? Tu es sérieux comme un chat qui fait dans les cendres.

— Oui. Je pense à ces cent sous... Ecoute, Louise ! Si on se payait le « ciné », pour une fois, toute la bande ? On donne justement quelque chose où on peut mener les mioches.

— Chouette, papa ! Je sais. C'est « Robinson Crusô », au « Palace ». Riquet Pache m'a dit que c'était épatant, fait Julot, transporté de joie par l'idée du père. La petite Dédéle s'est glissée tout près de son papa et l'embrasse tendrement, pour le remercier.

— Allons, Louise ! C'est décidé. Prépare-toi ! On a juste le temps d'y arriver. Et vous, les gosses, grouillez-vous !

La maman va pour s'habiller. Au bout d'un moment, elle appelle son mari.

— Ecoute, Jules. J'ai quelque chose à te dire.

Le père Rochat rejoint sa femme, déjà chaperonnée, prête à sortir et qui lui dit :

— Tu es bien gentil, mon homme. Seulement, j'ai réfléchi, pour cette pièce de cent sous qu'on va dépenser. Tu sais, Flanchard, l'ouvrier tapisserie, du rez-de-chaussée, sur la cour. Il est sans travail depuis trois mois et je lui trouve une bien triste mine. Il paraît qu'ils ont du loyer en retard et je me demande si ces gens mangent tous les jours à leur faim. Leurs gosses sont toujours si mal fagotés que ça fait pitié. Alors, j'ai pensé qu'au lieu d'aller au « ciné », si on mettait cet écu dans une enveloppe que tu irais glisser dans leur boîte aux lettres, tout à l'heure, sans qu'on te voie. C'est peu, mais ça leur aiderait toujours un peu. Qu'en penses-tu, Jules ?

Le père Rochat hésite de répondre. Il voulait faire plaisir à sa petite famille. L'idée de sa femme lui enlèverait cette satisfaction... Mais Rochat avait du cœur. Après un instant de réflexion, il répond :

— Tu as raison, Louise. Flanchard, lui, c'est pas un mauvais type, dans le fond. Un peu mou, c'est tout. Sa femme... hum ! Entre nous si elle remuait ses bras, autant que sa langue, son ménage serait mieux tenu. Mais il y a les moutards. A cause d'eux, je trouve que ton idée n'est pas mauvaise. Et puisqu'on veut faire aux « rupins », j'ajoute une seconde pièce que le patron m'a donnée, ce soir, en plus de ma quinzaine. — Pour acheter quelques choses à ces griots, Rochat, qu'il m'a dit. Dans un moment, je descendrai glisser ces dix francs dans la boîte des Flanchard. Mais nos petits ne vont pas être contents. Vas leur expliquer ça « en douce ». Moi, je ne m'en sens pas le courage.

En effet, Julot et Dédéle furent terriblement déçus. Ils s'étaient trop réjouis. Mais puisque la maman dit que c'est mieux ainsi...

Le surlendemain, madame Rochat, en rentrant d'une course, rencontra la mère Flanchard, devant la maison.

— Bonjour, M^{me} Rochat. Vous ne savez pas laquelle ?

Et sans lui laisser le temps de répondre, elle débita d'un seul jet :

— Figurez-vous, M^{me} Rochat que, hier matin, on a trouvé dans notre boîte aux lettres une enveloppe avec deux pièces de cent sous. Vous pensez si ça tombait bien. Il y avait justement un film, tout ce qu'il y a de bien, au « Royal Ciné », « La vie d'un millionnaire », et comme il y avait déjà presque quinze jours qu'on n'avait pu se payer le « ciné », on y a été hier soir, toute la bande. C'était épatant, je vous assure. En sortant, on a acheté de la charcuterie et un litre de « blanc » pour finir la soirée. Vous devriez y

aller de temps en temps, au « ciné », M^{me} Rochat. Ça vous change les idées et puis, on s'instruit...

Madame Rochat raconta la conversation à son mari, en ajoutant :

— Tu penses si j'ai été estomaquée ! Ça m'a coupé le souffle. Et dire que c'est moi qui ai eu cette idée malheureuse !

A quoi son mari répondit simplement :

— Evidemment, c'est décourageant. Mais dans le fond, ton idée était quand même bonne, parce qu'elle était charitable. F. Wœlfli.

LA LIGNE DIRECTE

DANS une pension alimentaire ouvrière, deux jeunes Suisses allemands, munis d'un appétit robuste, déjeunent pour la première fois, l'un en face de l'autre. La maîtresse de pension pose devant eux une demi-livre de beurre tout frais. Lorsqu'elle revient de la cuisine, elle constate avec indignation que ses deux nouveaux pensionnaires avaient entamé le beurre des deux côtés à la fois et y avaient déjà fait une brèche désastreuse. Comme de juste, elle leur en fait l'observation. Sur quoi, l'un des deux Confédérés répond tranquillement :

— Ça fait rien, Matame. On veut décha se rengorder tans un moment !

J'AI VU REVOIR...

Chapitre XXVII de mes futures Mémoires d'Outre-Tombe.

IL y a des moments, dans la vie de l'homme, où l'on voudrait tourner la page vite, vite... pour savoir ce qui adviendra de nous, dans le futur.

Il y a, aussi, cette fantaisie qui vous prend de revenir en arrière, de reprendre le feuillet déchiffré, et de relire, de revivre, plus intensément, la minute exquise qui est loin... parce que, maintenant, on sait ce qui est arrivé après !

Aussi, hier, j'étais d'humeur à relire ! J'ai voulu revoir les instants heureux de mon court passé. Au fond, le passé n'est jamais très long, parce qu'on oublie beaucoup !

J'ai voulu revoir un joyeux soir d'été, il y a longtemps, où, pour la première fois, j'ai coiffé la casquette de collégien, après un examen qui m'avait paru triomphal. Maintenant, je sais que les épreuves scolaires ne sont rien auprès de celles que le Destin nous propose !

J'ai voulu revoir... toutes les dates qui ont marqué dans ma vie ! Si je tais ces souvenirs, en face du temps présent, c'est parce qu'à mon avis, mes confidents n'y comprendraient rien, s'ils les connaissaient !

J'ai voulu revoir des figures amies ; elles avaient changé !

J'ai voulu revoir des gens que je croyais incapables de m'émouvoir : ma petite volonté m'a lâché sans façon, et ces gens-là m'ont ému, plus que je ne peux le dire !

J'ai voulu revoir mon image, d'il y a dix ans, sur une photo, un de ces petits groupes que l'on improvise, au cours d'une excursion... Mes amis, qui ai-je revu ?...

Comme on change !...

Tout compte fait, relire la page précédente me paraît bien terne. Le souvenir vit, je le sais, vivace et poignant, mais ne vaut-il pas mieux, sachant ce que je sais, mieux organiser mon avenir ? L'amitié, comme je la comprenais il y a... pas longtemps !... Eh bien ! maintenant, je la vois tout autre, attendrie, sereine, sans ses coups de passion, — il y en a dans l'amitié ! — sans ses brusqueries...

Et l'amour ? — puisqu'il est entendu qu'ici-bas on doit parler de l'amour ! — Là, mes amis, permettez-moi de me taire : l'amour est à l'homme ce que la fleur est à l'arbre ! Peut-on parler d'une floraison que l'on ne peut prévoir ?

Et, avec votre permission, j'en parlerai avec ma mie, et je crois que notre entretien me l'apprendra... St-Urbain.

CHEVELURES D'ARTISTES

JE ne sais si la musique exerce une action sur le système capillaire, mais il est à remarquer que tous les compositeurs et tous les musiciens ont des chevelures hérissées, tumultueuses, incohérentes, libertaires, qui font dire qu'ils ne manquent pas de toupet. Si j'étais directeur d'un institut de beauté, je ne conseillerais pas à mes clientes d'user de lotions, de pommades et de mixtures pour obtenir une chevelure digne d'Absalon, je leur offrirais un bâton de chef d'orchestre dans la main...

Si j'étais directeur d'un institut de beauté, je serais plus habile. Je vendrais tous les produits que je pourrais à mes clients et de préférence les plus inefficaces, pour leur en vendre plus longtemps. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Les musiciens se caractérisent tous par une crinière opulente, bouclée, annelée, frisée, ondulée, touffue et échevelée.

L'illustre Paderewski se conforme à la tradition. Il a une splendide toison neigeuse que l'on prendrait pour une sylvie où la main d'un bûcheron n'a jamais passé. Un jour, se promenant, pendant une de ses tournées triomphales, dans les rues de Londres, il fut abordé par un gentil petit bonhomme porteur d'une boîte et d'une brosse, qui se proposa pour lui cirer ses bottes : « Souliers, Sir ? » Paderewski, amusé, regarda la pittoresque frimousse du gamin. Elle était d'une saleté remarquable et n'avait pas été débarrassée de sa couche de crasse depuis la dernière pluie dont on ne se rappelle plus la date. « Mes souliers ont moins besoin d'un nettoyage que ton petit museau, dit paternellement le maestro. Si tu consens à aller te laver la figure tout de suite, je te donnerai une couronne. »

L'enfant prit ses jambes à son cou, se précipita joyeusement vers une fontaine, se débarbouilla et revint montrer au gentleman sa face radieuse, épanouie et rose. Paderewski lui remit la couronne promise. Le petit décrocheur allait se retirer, mais examinant avec émotion son bienfaiteur, il hésita un instant, puis, lui rendant la pièce : « Tenez, Sir, gardez un shilling là-dessus et vous irez vous faire couper les cheveux ; vous serez bien plus beau et les gamins ne se moqueront plus de vous. »

Tranquillité. — Nos voisins d'en-dessus, qui font tant de bruit sur nos têtes d'habitude, sont bien tranquilles, ce soir ! On n'entend même pas résonner leurs pas !

— Cela s'explique - Ils vont et viennent en chaussettes, aujourd'hui.

— Par délicatesse pour nous, sans doute ?

— Nullement, parce que monsieur voulait aller au café, et madame au club féministe. Alors ils se sont réciproquement caché leurs chaussures.

LE FAISEUR D'OR

DUNIKOWSKI qui... qui... qui..., prétendait fabriquer de l'or à l'aide de mystérieux rayons, vient donc d'être condamné à deux ans de prison et une multitude de francs de dommages et intérêts.

Nous ne comprenons pas pourquoi Dunikowski s'est obstiné à vouloir tirer de l'or de ses fameux rayons, alors que la recette existe depuis le moyen âge. La voici, telle que nous l'a léguée un alchimiste :

« Dans une marmite de terre neuve mettre une livre de copeaux de cuivre rouge et un quart de litre d'eau forte. Laisser bouillir une demi-heure ; ajouter trois onces de vert de gris ; puis au bout d'une heure d'ébullition deux onces et demie d'arsenic ; une heure après, trois onces de tannin en poudre ; une demi-heure après, verser dans le mélange un pot d'eau de rose ayant bouilli douze minutes et, enfin, trois onces de noir de fumée. Le tout sera maintenu nuit et jour sur le feu jusqu'à ce qu'un clou plongé dans le produit y adhère fortement. Eteindre alors le feu et laisser refroidir ; on obtiendra une livre d'or fin. »

Essayez, vous verrez, la recette est infaillible.